

3. Lacan

3.1. Préambule

3.1.0. Comment parler de Lacan ?

3.1.1. Pulsion, désir, jouissance, amour

« Nous, nous savons que, pour le partenaire, elle croit l'aimer. C'est même ce qui domine. Il s'agit de savoir pourquoi ça domine dans ce qui s'appelle sa nature. Nous savons aussi très bien que ce qui domine réellement, c'est qu'elle le désire. C'est même pour ça qu'elle croit l'aimer. Quant à l'homme, nous connaissons la musique, c'est absolument rabâché – quand il arrive qu'il la désire, il croit la désirer, mais il a affaire à cette occasion à sa mère, donc il l'aime. »

J. Lacan, *Le Séminaire*, XV, *L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Champ Freudien, 2024, p. 268.

« Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. »

« Sur la voie qui condescend à mon désir, écrit Lacan, ce que l'Autre veut, [...] même s'il ne sait pas du tout ce qu'il veut, c'est pourtant nécessairement mon angoisse. »

J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209 & 211.

« la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir »

J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 368.

« L'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque.

[...] C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient – pour s'apercevoir que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre, et que l'amour, si c'est là une passion qui peut être l'ignorance du désir, ne lui laisse pas moins toute sa portée. [...]

La jouissance – jouissance du corps de l'Autre – reste, elle, une question, parce que la réponse qu'elle peut constituer n'est pas nécessaire. Ça va même plus loin. Ce n'est pas non plus une réponse suffisante, parce que l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande... *encore*. *Encore*, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour. »

J. Lacan, *Le Séminaire*, XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

« C'est de son désir à l'Autre que je suis - dans les deux sens merveilleusement homonymiques en français de ces deux mots - que je suis la trace. C'est d'ailleurs précisément en cela qu'au sort de l'Autre, je suis intéressé. »

J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 62.

« Toute pulsion est virtuellement pulsion de mort »

J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.848.

« la distinction entre pulsion de vie et pulsion de mort est vraie, pour autant qu'elle manifeste deux aspects de la pulsion »

J. Lacan., *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 181 & p.232.

3.1.2. Les aléas du désir dans l'œuvre de Lacan

3.2. Lire Freud en analyste : la réalisation du désir

3.2.1. Le rêve de l'enfant brûlé chez Freud : expliquer le rêve

« Parmi les rêves dont j'ai pris connaissance grâce à des communications émanant d'autres personnes, il s'en trouve un qui réclame maintenant tout particulièrement notre attention. Il m'a été raconté par une patiente, qui elle-même en a pris connaissance à l'occasion d'un cours sur le rêve ; sa source proprement dite m'est restée inconnue. Mais il a, par son contenu, impressionné cette dame, car elle n'a pas manqué de le "re-rêver" après coup, c'est-à-dire de répéter dans son propre rêve des éléments de ce rêve, afin d'exprimer par ce transfert un assentiment sur un certain point précis.

Les conditions préliminaires de ce rêve exemplaire sont les suivantes : un père avait veillé pendant des jours et des nuits au chevet de son fils malade. Après la mort de l'enfant, il va se reposer dans une chambre voisine, mais laisse la porte ouverte pour avoir vue depuis cette chambre sur celle où le corps de l'enfant a été exposé, entouré de grands cierges. On a fait venir un vieil homme pour veiller le mort, il est assis à côté du gisant, et marmonne des prières. Au bout de quelques heures de sommeil, le père rêve que l'enfant est debout au bord de son propre lit, qu'il lui prend le bras et lui fait un reproche à voix très basse : père, ne vois-tu donc pas que je brûle ? Il se réveille, remarque l'5141 une lueur claire qui vient de la chambre mortuaire, s'y précipite et trouve le vieux veilleur assoupi, tandis que les draps et un bras du corps tant aimé sont brûlés par un cierge qui a basculé dessus, encore allumé.

L'explication de ce rêve émouvant est assez simple et fut au demeurant correctement fournie, d'après ma patiente, par le conférencier. La lumière vive passant par la porte restée ouverte a atteint l'œil du dormeur, et provoqué chez lui la même conclusion que celle qu'il aurait tirée à l'état de veille, savoir, que la chute d'un cierge avait déclenché un incendie à proximité du corps. Peut-être le père avait-il lui-même emporté dans son sommeil le souci que ce vieux veilleur puisse ne pas être à la hauteur de la tâche.

Nous ne trouvons pareillement, quant à nous, rien à changer à cette interprétation, à ceci près que nous aurions ajouté la demande que le contenu du rêve soit nécessairement surdéterminé et que les paroles de l'enfant soient composées à partir de paroles véritablement prononcées par lui quand il était vivant et se rattachant à des événements importants pour le père. Que par exemple la plainte : je brûle, soit rattachée à l'épisode fébrile au cours duquel l'enfant est mort, et que les mots : père ne vois-tu donc pas ? le soient à une autre circonstance inconnue de nous, mais riche affectivement.

Mais une fois que nous aurons identifié ce rêve comme un processus sensé, insérable dans la cohérence des événements psychiques, nous serons en droit de nous étonner que ce soit un rêve, tout simplement, qui se soit précisément produit dans cette situation qui commandait un réveil ultrarapide. Notre attention est alors attirée par le fait que même ce rêve n'est pas dépourvu non plus d'une satisfaction de désir. Dans le rêve, l'enfant mort se comporte comme un enfant vivant, il prévient lui-même son père, s'approche de son lit et le tire par le bras, comme il le faisait vraisemblablement dans le souvenir d'où le rêve a tiré la première partie des paroles de l'enfant. Or c'est en faveur de cette satisfaction de désir que le père a prolongé d'un moment son sommeil. Le rêve a gardé la priorité sur la réflexion à l'état de veille, parce qu'il pouvait une fois encore montrer l'enfant vivant. Si le père s'était d'abord réveillé et avait tiré la conclusion qui l'emmène dans la chambre mortuaire, il aurait, si l'on peut dire, abrégé de cette même durée l'existence de l'enfant. »

S. Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2010 (1899), pp. 551-553.

3.2.2. *Relecture par Lacan : expliquer le réveil*

« Voilà quelque chose qui semble peu désigné pour confirmer ce qui est la thèse de Freud dans la *Traumdeutung* – que le rêve est la réalisation un désir.

Nous voyons ici surgir, presque pour la première fois dans la *Traumdeutung*, une fonction du rêve qui est, en apparence, seconde – le rêve ne satisfait ici que le besoin de prolonger le

sommeil. Que veut donc dire Freud en mettant là, à cette place, ce rêve précisément, et en accentuant que celui-ci est en lui-même la pleine confirmation de sa thèse quant au rêve ?

Si la fonction du rêve est de prolonger le sommeil, si le rêve, après tout, peut approcher de si près la réalité qui le provoque, ne peut-on pas dire qu'à cette réalité, il pourrait être répondu sans sortir du sommeil ? Il y a des activités somnambuliques, après tout. La question se pose, et qu'au reste toutes les indications précédentes de Freud nous permettent ici de produire, c'est – *Qu'est-ce qui réveille ?* N'est-ce pas, dans le rêve, une autre réalité ? – cette réalité que Freud nous décrit ainsi – *Dass das Kind an seinem Bette steht*, que l'enfant est près de son lit, *ihm am Arme fast*, le prend par le bras, et lui murmure sur un ton de reproche, *und ihm vorwurfsvoll zuraunt : Valer, siehst du den nicht*, Père, ne vois-tu pas, *dass ich verbrenne ?* que je brûle ?

Il y a plus de réalité, n'est-ce pas, dans ce message, que dans le bruit, par quoi le père aussi bien identifie l'étrange réalité de ce qui se passe dans la pièce voisine. Est-ce que dans ces mots ne passe pas la réalité manquée qui a causé la mort de l'enfant ? Freud lui-même ne nous dit-il pas que dans cette phrase, il faut reconnaître ce qui perpétue pour le père ces mots à jamais séparés de l'enfant mort qui lui auront été dits, peut-être, suppose Freud, à cause de la fièvre – mais qui sait, peut-être ces mots perpétuent-ils le remords, chez le père, que celui qu'il a mis près du lit de son fils à veiller, le grison, ne sera peut-être pas à la hauteur de bien tenir sa tâche, *die Besorgnis dass der greise Wächter seiner Aufgabe nicht gewachsen sein dürfte*, il ne sera pas, peut-être, à la hauteur de sa tâche. En effet, il s'est endormi.

Cette phrase dite à propos de la fièvre – est-ce qu'elle n'évoque pas pour vous ce que, dans un de mes derniers discours, j'ai appelé la cause de la fièvre ? L'action, si pressante soit-elle selon toute vraisemblance, de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine – n'est-elle pas peut-être, aussi, sentie comme de toute façon, maintenant, trop tard – par rapport à ce dont il s'agit, à la réalité psychique qui se manifeste dans la phrase prononcée ? Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée ? – la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil. Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais – même à être dévoré par les flammes – sinon celle-ci qui se passe justement au moment où la flamme par accident, comme par hasard, vient à le rejoindre ? Où est-elle, la réalité, dans cet accident – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, *au moyen* de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller.

Si Freud émerveillé voit ici confirmée la théorie du désir, c'est bien signe que le rêve n'est pas qu'un fantasme comblant un vœu.

Car ce n'est pas que, dans le rêve, il se soutienne que le fils vit encore. Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient. [...]

Le réveil nous montre l'éveil de la conscience du sujet dans la représentation de ce qui s'est passé – le fâcheux accident de la réalité, à quoi l'on n'a plus qu'à parer ! Mais qu'était donc cet accident ? – quand tout le monde dort, à la fois celui qui a voulu prendre un peu de repos, celui qui n'a pu soutenir la veille et celui dont, sans doute devant son lit, quelqu'un de bien intentionné a dû dire – *On dirait qu'il dort*, quand nous n'en savons qu'une chose, c'est que, dans ce monde tout entier assoupi, seule la voix s'est fait entendre – *Père, ne vois-tu pas, je brûle*. Cette phrase elle-même est un brandon – à elle seule, elle porte le feu là où elle tombe – et on ne voit pas ce qui brûle, car la flamme nous aveugle sur le fait que le feu porte sur l'*Unterlegt*, sur l'*Untertragen*, sur le réel.

C'est bien ce qui nous porte à reconnaître dans cette phrase du rêve détachée du père dans sa souffrance, l'envers de ce qui sera, lui éveillé, sa conscience, et à nous demander ce qui est le corrélatif, dans le rêve, de la représentation. Cette question est d'autant plus frappante qu'ici, le rêve, nous le voyons vraiment comme l'envers de la représentation – c'est l'imagerie du rêve, et c'est occasion pour nous d'y souligner ce que Freud, quand il parle de l'inconscient, désigne comme ce qui le détermine essentiellement – le *Vorstellungsrepräsentanz*. Ce qui veut dire, non pas, comme on l'a traduit en grisaille, le représentant représentatif, mais le tenant-lieu de la représentation. Nous en verrons la fonction par la suite.

J'espère avoir réussi à vous faire saisir ce qui, de la rencontre comme à jamais manquée, est ici nodal, et soutient réellement, dans le texte de Freud, ce qui lui semble, dans ce rêve, absolument exemplaire.

La place du réel, qui va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition – voilà ce qu'il nous faut repérer maintenant. Voilà au reste, ce qui, pour nous, explique à la fois l'ambiguïté de la fonction de l'éveil, et de la fonction du réel dans cet éveil. Le réel peut se représenter par l'accident, le petit bruit, le peu-de-réalité, qui témoigne que nous ne rêvons pas. Mais, d'un autre côté, cette réalité n'est pas peu, car ce qui nous réveille c'est

l'autre réalité cachée derrière le manque de ce qui tient lieu de représentation – c'est le *Trieb*, nous dit Freud.

Attention ! nous n'avons pas encore dit ce qu'est ce *Trieb* – et si, faute de représentation, il n'est pas là, quel est ce *Trieb* dont il s'agit – nous pouvons avoir à le considérer comme n'étant que *Trieb* à venir.

L'éveil, comment ne pas voir qu'il est à double sens – que l'éveil qui nous resitue dans une réalité constituée et représentée fait double emploi ? Le réel, c'est au-delà du rêve que nous avons à le rechercher - dans ce que le rêve a enrobé, a enveloppé, nous a caché, derrière le manque de la représentation dont il n'y a là qu'un tenant-lieu. C'est là le réel qui commande plus que tout autre nos activités, et c'est la psychanalyse qui nous le désigne. »

J. Lacan, *Le séminaire*, XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, pp. 56-58.

3.2.3. Conclusion : la part réelle du désir

3.3. RSI : l'amour et le désir

3.3.0. Là où il aime, il ne désire pas : retour sur « un type de choix d'objet chez l'homme »

« *Liebe* est un terme qui recouvre à la fois l'amour et le désir, alors que l'on voit à l'occasion se séparer les conditions d'amour et celles du désir sexuel. C'est ainsi que Freud isole le type d'homme qui ne peut pas aimer là où il désire, et qui ne peut désirer là où il aime. »

J.-A. Miller, « Labyrinthes de l'amour », *La Lettre mensuelle*, 109, mai 1992, p. 19, à partir de J. Lacan, « La Signification du phallus », *Ecrits*, pp. 685-695.

3.3.1. Versant imaginaire : l'automaton de l'amour

« Premièrement, l'amour est métonymique. Il y a entre l'objet fondamental et l'objet x une connexion, l'objet x empruntant certains des traits de l'objet fondamental.

Deuxièmement, l'amour est une répétition ; d'où la place essentielle de la période de latence, coupure qui sépare l'amour primordial de l'amour répétition.

Troisièmement, l'amour traduit une inertie psychique. Sous les espèces de la nouveauté, de la "surprise de l'amour", comme disait Marivaux, l'amour témoigne en fait que le sujet est englué dans un choix qui est toujours le même, et traduit un mode constant de constitution de l'objet investi par le sujet. »

Ibid., p. 20.

3.3.2. *Le symbolique, lieu de rencontre de l'amour et du désir ?*

« La première valeur que l'on peut donner à « j'aime », c'est : « je manque de ». Je marque l'aimé du signe (+) et l'amant du signe (-). »

Ibid.

« La demande d'amour, en tant que demande d'être aimé, c'est la demande que l'Autre révèle son manque. »

Ibid., p. 21.

3.3.3. *Le réel de la jouissance*

« D'où s'éclaire la différence entre l'amour et la pulsion. Pourquoi Freud a-t-il inventé le terme de pulsion ? Parce qu'il y a chez le sujet un type de demande qui n'a rien à voir avec la demande d'amour. C'est une demande qui ne parle pas, et qui n'en est pas moins insistante, une demande qui ne vise pas l'Autre, qui ne vise pas le manque de l'Autre, qui est au contraire l'exigence d'une présence comme condition absolue. »

Ibid.

« Notre recours est, dans la langue, ce qui la brise. »

J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p.44.